



Des témoins qui pourraient disparaître

Les communautés religieuses ont façonné et façonnent encore la vie de certaines régions, comme le canton de Fribourg où elles sont particulièrement nombreuses. Mais le vieillissement et le manque de relève menacent leur quotidien et leur avenir.

«J'ai l'impression d'être assis sur une mine d'or», lance Dom Marc, Père abbé d'Hauterive. Le joyeux cistercien recourt à des images pour parler de la richesse de la vie monastique et de l'interrogation que représente à ses yeux l'absence de vocations: «C'est comme si vous buvez

un excellent vin. Vous en proposez autour de vous et les gens n'en veulent pas parce qu'ils ont leur soda. Qu'il est dommage de boire seul un si bon vin, et incompréhensible».

Installée au cœur d'une boucle de la Sarine, son abbaye, connue loin à la ronde, est un haut lieu de passage et

de retraite. Mais la communauté n'a pas accueilli de nouveau membre depuis quinze ans.

Entre les offices de tierce et de sexte, l'abbé évoque les préoccupations écologiques de la société: «En fait, nous représentons l'avenir: circuits courts, une vie sobre, enracinée, et au rythme de la création».

Vocations en baisse

En ville de Fribourg, Frère Abhishek, gardien des capucins, ne dit pas autre chose. Le mode de vie des disciples du *Poverello* d'Assise est on ne peut plus dans l'air du temps par son souci de simplicité et son attention à la nature. «Les discussions dans la société montrent que saint François est très actuel, grâce au pape aussi. Nous avons quelque chose à apporter par notre manière d'être», ajoute le religieux venu d'Inde soutenir les capucins de Suisse romande avec plusieurs compatriotes. Deux autres les rejoindront bientôt, renforts bienvenus d'une ré-

A gauche

Le cœur de la vie des dominicains comme des autres religieux est la prière pour le monde.

gion du monde qui ne connaît pas la crise des vocations que vivent la Suisse et l'Europe.

On trouve du côté des communautés un message actuel et un rapport apaisé au temps. Et, du côté de nos contemporains, un besoin d'intériorité – en dépit d'un éloignement de la religion – que soulignent beaucoup de religieux rencontrés. Et pourtant, qu'elles soient contemplatives ou apostoliques, toutes les communautés déclinent depuis les années 1960; le nombre de religieux diminue même davantage que celui des prêtres.

Nos interlocuteurs avancent plusieurs facteurs pour expliquer ce phénomène. Frère Abhishek rappelle d'abord que «chaque frère est appelé» et que la vocation vient d'en haut. «Il ne s'agit pas de recruter», insiste-t-il, lui qui vit une réalité bien différente de celle des capucins des années 1970. Ils avaient plus de visibilité: «Ils étaient très proches des gens. On leur demandait de prêcher dans les paroisses, par exemple à l'occasion de premières communions et des grandes missions». Les missions à l'étranger pouvaient aussi éveiller un certain intérêt. Comme l'enseignement et les soins.

«La vocation de nos sœurs octogénaires est née en voyant des sœurs travailler à l'Hôpital des Bourgeois à Fribourg comme infirmières. Aujourd'hui, on n'en voit plus», explique Sœur Marie-Emmanuel, des Hospitalières de Sainte-Marthe, une communauté qui n'a pas accueilli de nouvelle religieuse depuis une trentaine d'années.

La sécularisation de la société joue aussi un rôle. «En ville, beaucoup de gens nous appellent 'Madame' plutôt que 'Ma sœur'. Ça ne nous choque pas, mais ça révèle quelque chose», ajoute celle qui est aussi représentante de l'évêque pour la vie consacrée. Et de mentionner encore la raréfaction des familles nombreuses, d'où émergeaient souvent des vocations parce que, s'y entraînant,



«Beaucoup de gens nous appellent 'Madame' plutôt que 'Ma sœur'.»

Sœur Marie-Emmanuel.

les enfants étaient «davantage stimulés à se donner».

Si les Hospitalières sont plutôt discrètes, établies à l'écart, à Saint-Ours, dans la campagne proche de Fribourg, les dominicaines vivent au cœur d'Estavayer-le-Lac. Mais connaissent les mêmes difficultés que les autres. Peut-être, suggère sa prieure, Sœur Anne-Sophie, parce que dans un environnement où la pratique a considérablement diminué, la foi, pour être vécue de manière radicale, n'a plus besoin de la vie religieuse; la vie chrétienne hors des communautés est en soi radicale. D'autres relèvent encore que la perspective d'un engagement à vie peut être rédhibitoire.

Le défi du vieillissement

Ainsi, la relève manque. Religieux et religieuses prennent de l'âge et, au gré des rappels à Dieu, leur nombre diminue. Même si les questions de nombre et de moyenne d'âge agacent quelquefois – car, nous rappelle-t-on, l'Eglise vit dans un temps long et a connu des hauts et des bas tout au long de son histoire –, ces éléments ont un impact sur la vie pratique des communautés.

Au nombre de onze, les dominicaines d'Estavayer-le-Lac peuvent «encore honorer tous les domaines de la vie dominicaine, de la prière au travail», remarque Sœur Anne-Sophie. Toute-

Ci-dessous

Les gens recherchent un lieu comme Hauterive pour la paix qui s'en dégage.

Un bastion historique

Le diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg, qui comprend aussi Neuchâtel, compte sur son territoire une septantaine de communautés religieuses, certaines étant présentes dans plusieurs cantons. Près des deux tiers d'entre elles sont établies dans le canton de Fribourg, soit 47, dont 27 communautés féminines.

Foi et politique

Un foisonnement qui trouve son origine dans l'histoire: «Lorsque, après Berne, Vaud bascule dans le protestantisme en 1536, Fribourg devient une citadelle assiégée, une île catholique à maintenir», explique l'historien Jean-Pierre Dorand. Les autorités religieuses encouragent alors la venue de congrégations pour renforcer la foi catholique. «Puis des congrégations se réfugient à Fribourg au début du 20^e siècle lorsque la France sépare l'Eglise de l'Etat.» Ainsi, en dépit d'une même forte identité catholique, le Valais compte bien moins de communautés: le diocèse de Sion en abrite dix-sept et le territoire abbatial de Saint-Maurice cinq. Le Jura pastoral en accueille pour sa part dix. |





fois, bien que les religieuses se soient lancées avec énergie dans la confection de produits cosmétiques naturels il y a deux ans, lorsque l'une d'elles manque à l'appel, il devient compliqué de répartir ses tâches entre les autres. «Le Seigneur nous a donné des talents complémentaires pour assurer la vie quotidienne de la communauté», se réjouit pour sa part Sœur Marianne, abbesse de la Maigrage, communauté cistercienne fondée en Basse-Ville de Fribourg en 1255.

Les communautés doivent néanmoins de plus en plus faire appel à des bénévoles qui leur sont proches ou à des employés pour assurer leur activité, qu'il s'agisse de l'entretien des bâtiments, du jardin, de la cuisine, du ménage ou des soins. Ce qui a un impact économique dès lors qu'il faut verser des salaires. Or les recettes des communautés sont généralement limitées. Principale source de revenu de la Maigrage, les hosties rapportent moins depuis la pandémie, la demande ayant diminué. L'économe, Sœur Anne-Stéphanie, explique que l'accueil monastique offert «aux personnes en quête de Dieu et du sens de la vie» n'est pas rentable et que l'apport des rentes des sœurs âgées est

«L'Europe a aussi besoin de femmes consacrées au Christ.»

Sœur Marie-Brigitte.

minimal. «Et l'entretien des bâtiments coûte cher, mais nous comptons sur la Providence selon notre devise *Domini providebit*». Souvent anciens, les églises, monastères et autres dépendances nécessitent en outre régulièrement des travaux compliqués en raison de leur statut de biens culturels; leur financement passe par des récoltes de fonds, parfois aidées par des associations d'amis.

Enjeu majeur, le vieillissement des communautés diminue les forces de travail et peut avoir un impact financier direct si l'état de santé de frères ou de sœurs nécessite leur placement dans un établissement. Il a aussi une

influence sur la gestion d'éventuelles vocations: «Ce serait un défi pour une communauté comme la nôtre qui n'a plus été bousculée par d'autres manières de voir et de faire et par le rythme de personnes plus jeunes», reconnaît Sœur Marie-Brigitte, supérieure générale des ursulines. Qui serait toutefois prête à le relever; c'est aussi dans cette idée que les ursulines proposent des séjours aux femmes en recherche spirituelle.

Les cisterciennes ont eu la joie de voir une novice prononcer ses vœux temporaires cet été. Mais certaines communautés ont définitivement renoncé à l'idée d'accueillir des vocations: si une jeune femme se présentait, elles l'orienteraient vers d'autres congrégations. Car la question de l'avenir se pose: une nouvelle venue se trouvera-t-elle seule dans vingt ou trente ans? Faisant vœu de stabilité, les moniales ne sont pas censées changer de lieu, à l'instar des dominicaines comme Sœur Anne-Sophie, pourtant rendue attentive, au moment de sa profession solennelle en 2006, au fait qu'elle ne resterait «peut-être pas toujours ici». Le souci n'est pas nouveau, mais la question ne se pose pas encore concrètement: au-

Tout à gauche

La porte des capucins – ici Frère Abhishek – est toujours ouverte, notamment pour les confessions.

aujourd'hui les communautés s'interrogent plutôt sur le moment où il sera opportun de songer réellement à une fermeture. Car il faudra avoir encore de l'énergie pour initier une telle démarche, humainement délicate: «On aimerait que les sœurs les plus âgées puissent finir leur vie dans la communauté», confie une religieuse.

Penser la fin

La fermeture des communautés n'est donc pas un tabou. Et certains savent qu'ils pourraient bien être les derniers. «La question du maintien d'une communauté jésuite à Fribourg se pose. Nous ne sommes plus que trois ici et, à 80 ans, je suis le plus jeune», déclare sans ambages le Père Jean-Blaise Fellay. Ces propos n'ont rien d'anodin: en se regroupant à Genève, les jésuites quitteraient une ville qui doit tant à saint Pierre Canisius, fondateur jésuite du collège Saint-Michel au 16^e siècle. «Il pourrait ne plus y avoir de Sœurs de Saint-Vincent de Paul en Suisse», annonce de son côté Sœur Marcelle, responsable des sept sœurs de la communauté des hauts de Fribourg. «L'avenir ne nous appartient pas», complète, à côté d'elle, Sœur Emmanuelle. Si l'engagement a été par le passé un service dans les dispensaires, une école, un orphelinat et celui de la catéchèse, il est maintenant un «apostolat d'écoute» auprès des personnes seules, isolées, malades ou des requérants d'asile.

Les sœurs sont conscientes et confiantes: «A nos âges, plus de 80 ans, nous essayons de transmettre le charisme de saint Vincent de Paul en collaborant dans diverses associations. Ce charisme se maintiendra si le service des plus pauvres est assuré par des laïcs prenant la relève. S'il y a moins de jeunes qui prononcent des vœux, il y en a qui s'engagent en paroisse, deviennent catéchistes, agents pastoraux ou étudient la théologie».

Perpétuer le charisme. Sous d'autres

A gauche

Même sises au cœur de la ville, comme les ursulines, les communautés manquent de visibilité.

formes: les dominicaines ont le souci que, si elles partent, une autre forme de vie chrétienne prenne leur place à l'entrée de la cité médiévale d'Estavayer-le-Lac. Ou sous d'autres cieux? Les graines semées par les Hospitalières de Sainte-Marthe ont germé au Rwanda où le charisme continue de se développer. Les ursulines sont implantées au Tchad. «Mais l'Europe a aussi besoin de femmes consacrées au Christ et insérées dans le monde», nuance leur supérieure générale, Sœur Marie-Brigitte.

Si les jeunes filles n'ont plus besoin de l'enseignement des ursulines et si les malades n'attendent plus les soins des Hospitalières, entre autres charges reprises par l'Etat, la disparition des

communautés religieuses ne passerait pas inaperçue. «Ce serait le signe d'un déséquilibre profond, comme la disparition des glaciers ou de la forêt d'Amazonie, prévient Dom Marc à Hauterive. Ce qui manquerait, c'est le souffle de la prière, de la gratitude et la gratuité.» Les nombreuses intentions inscrites dans les cahiers mis à disposition des visiteurs dans l'église des dominicaines à Estavayer-le-Lac ou celle des cisterciennes à Fribourg le montrent bien. «Notre mission demeure la même: nous louons Dieu et nous intercédons pour la famille humaine», rappelle Sœur Marianne, l'abbesse de la Maigrage. Qui croit fermement que le poids de la prière influence le monde: «Sans la prière, je ne sais pas où on en serait». |



Une soif d'absolu

Selon l'Institut suisse de sociologie pastorale de Saint-Gall, les carmélites connaissent un «déclin plus modéré» que les autres communautés. Onze carmélites, dont une novice, sont installées au Pâquier, sur les hauts de Bulle.

Sœur Anne-Elisabeth est leur prieure.

Vous inquiétez-vous pour l'avenir?

Sœur Anne-Elisabeth: – Les vocations naissent selon les besoins du temps. Le Christ est avec nous et nous cheminons avec lui en restant attentives aux appels: une aspirante souhaite passer deux mois avec nous, une jeune femme aimerait faire un stage. Nous avons beaucoup de chance. Je me demande: Pourquoi nous?

Serait-ce que la vie monastique demeure attractive?

– Nous nous livrons à Dieu dans l'oraison cœur à cœur et dans notre vie de silence. Entrer au carmel, c'est chercher l'absolu. Et la soif d'un absolu habite chaque cœur humain.

L'hôtellerie et l'accueil d'un groupe de parole attirent-ils aussi?

– Nous ne sommes pas du monde, mais nous voulons être proches du monde. La clôture est importante: nous avons une vie communautaire et une vie à laquelle nous pouvons faire participer les personnes qui nous entourent.

Ce qui rayonne, c'est peut-être aussi l'entraide et la joie qui règnent chez nous. Je crois qu'on peut dire que nous nous aimons. |